

Ce jour-là, Alice était pressée également. Pressée de rentrer chez elle, de se cacher sous la couette pour ne jamais en ressortir. Ce jour-là, elle voulait *tout* oublier.

Elle voulait surtout occulter pour toujours cette horrible matinée grise et triste, où le ciel, avec elle, avait pleuré sa grand-mère. Des adieux sans au revoir puisque comme à son habitude, elle avait été lâche, n'avait pas osé. Pas eu le temps, avait-elle dégluti pour elle-même, dépitée de sa navrante condition. Pas eu le temps d'une visite à son ancêtre quand sa mère l'avait informée que son état empirait. Elle aimait à répéter que nous n'avons pas prise sur cet ennemi à l'appétit vorace mais il s'agissait là d'une manière de se dédouaner. Le temps se prend, se coupe, se mâche, se savoure. Mais à cet instant, devant sa porte d'appartement parisien, elle ne parvenait pas même à digérer les secondes.

Elle fouillait vainement dans son sac à la recherche de ses clés quand, dans un accès de rage, elle retourna son contenu sur le palier. Son portefeuille, un paquet de mouchoirs presque vide, des lunettes de soleil, son agenda, quelques enveloppes d'un courrier non ouvert, une étole... ses clés ! et, un petit boîtier noir, scintillant sous la lumière blafarde du néon de l'immeuble.

L'espace d'un instant, Alice se demanda ce que cet objet faisait dans son sac puis le souvenir lui revint. Le taxi, le téléphone oublié, le chauffeur bougon et son rendez-vous important. Cela remontait à plusieurs mois déjà, elle en avait presque oublié les détails.

Après avoir récupéré le reste de ses affaires, elle entra dans son appartement. Il était situé sous les combles, minuscule, à peine plus grand qu'une chambre de bonne. Sur presque la moitié de la surface, il était nécessaire de se courber en deux pour évoluer mais il offrait une vue imprenable sur les toits de Paris. Quand Alice regardait par la fenêtre en chien-assis, elle avait la sensation que le monde entier s'ouvrait à ses pieds. De par sa position au dernier étage de l'immeuble, il bénéficiait d'une lumière vive, presque crue, qu'une bonne partie des Parisiens lui aurait enviée. Il restait cela dit très petit, avec sa pièce principale faisant office de salon, de cuisine et de chambre, à laquelle se collait, attendant, un petit placard en guise de salle de bains. Elle riait souvent du fait qu'elle pouvait y être Wonder Woman en réalisant trois choses à la fois, faire pipi, se brosser les dents et se laver les pieds, tant l'espace y était exigü. Malgré la précarité de sa situation, Alice aurait pu, avec ses économies, prétendre à un appartement plus grand, plus fonctionnel, mais jamais l'idée ne lui était venue de quitter ce qui représentait pour elle son cocon au milieu de la jungle.

Épuisée de sa matinée funèbre, Alice s'affala sur l'unique chaise pour se plonger dans l'observation de sa trouvaille. Il lui fallait une occupation, un moyen de détourner son esprit embué et ce téléphone tombait à point nommé.

Bien évidemment, ce dernier était totalement déchargé et elle ne voyait, dans l'écran, que son pâle reflet. Ses cheveux châains filaient piteusement le long de son

visage anguleux dans lequel se noyaient de petits yeux noisette débordants de regrets. Son nez aquilin offrait un abri au mince trait de sa bouche qui semblait ne plus vouloir sourire. Son regard se détourna, vaguement écœuré par ce vague à l'âme transpirant et elle se souvint du gardien qui se targuait de pouvoir les dépanner, en toutes circonstances. Elle alla avec empressement mettre ses capacités à l'épreuve.

—Madame Alice, que puis-je faire pour vous ?

L'homme était grand et très maigre, il portait sa peau comme un coupe-vent sur les os. Il avait un visage où tout était de travers mais pas dans le même sens, ce qui lui conférait un petit air comique désuet.

—Remonter le temps ?

—Si seulement, madame Alice, si seulement...

—J'aurai essayé. Mais peut-être auriez-vous de quoi recharger ce téléphone ?

—Montrez-moi ça ! dit-il avant de disparaître dans le capharnaüm de son étroite loge.

En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, il reparaisait, le serpent noir électrique victorieusement dans la main. Après un rapide merci, Alice remonta tout aussi vite dans son antre.

Une heure de charge impatiente et elle se risqua à allumer le téléphone, en se gardant bien de se faire trop d'illusions. Elle se disait qu'il serait forcément protégé par un code. Mais non ! Elle atterrit directement sur la page d'accueil.

En arrière-plan figurait la photo souriante de deux femmes, une assez âgée aux cheveux blanc crème et l'autre plus jeune, la trentaine, au regard franc et au sourire droit. La ressemblance entre elles était frappante et cela la ramena à sa propre grand-mère. Avait-

elle seulement une photo si complice d'elles deux ? Elle chassa ce sombre constat en réactivant le son du téléphone mis sur silencieux et parcourut les onglets.

L'icône des appels affichait 62 notifications quand celle des messages écrits en arborait 130. Un peu honteuse de son avide curiosité, Alice prit quelques instants pour peser le pour et le contre. Mais comment retrouver le propriétaire sans regarder plus avant ?

Fière à présent de son indiscretion altruiste, elle appuya sur le logo des appels. Tous venaient quasiment de la même personne, *MamYvette*. Les SMS, également.

Les messages répétaient en boucle les mêmes suppliques effrayantes : « Ma chérie, où es-tu ? Tu me manques. Rentre à la maison ! » Alice lisait, absorbée, tétanisée par ces appels de détresse, qu'elle prenait presque pour elle, quand un violent sursaut lui fit perdre le téléphone des mains. Le ciel venait de se fendre en deux d'une épée lumineuse dans un assourdissant roulement de tambour. Comme foudroyée par la peur irascible d'une punition divine, elle ramassa le portable et le posa à distance sur la petite table ronde. Qu'était-elle censée faire ensuite ?

—Allô Célia, c'est toi ?

Alice n'avait pas vraiment réfléchi, prise par une impulsion magnétique, elle avait lancé le fil et à l'autre bout, une voix chevrotante l'avait rattrapé. À présent, elle regrettait presque son appel.

—Non désolée madame. Je m'appelle Alice, j'ai trouvé ce téléphone et...

—Oui, le téléphone, très bien, mais je t'entends mal, Célia. Oh j'ai eu tellement peur. Il faut que tu reviennes, ma petite-fille chérie, j'ai besoin de toi, étouffa-t-elle dans un sanglot.

À cet instant, ce fut comme si le cerveau d'Alice avait été court-circuité par l'orage, elle entendait la voix de *sa* grand-mère, *sa* détresse à elle et *son* propre désespoir. Elle ne contrôlait plus les sons qui sortaient de sa bouche.

—Où, mamie ? Il faut que je vienne où ? se surprit-elle à répondre, les joues baignées de larmes.

—À la maison, ma puce. Chez toi.

Après avoir raccroché, elle se sentit comme échouée sur une île inconnue, entourée par une mer déchaînée de vents violents. Un coup de tonnerre la ramena à la réalité.

Qu'avait-elle fait ? Elle devait rappeler cette dame, lui expliquer la mégarde, lui dire. Puis, elle se souvint des trémolos dans la voix, illuminés par l'espoir retrouvé. Alice se sentit abjecte d'avoir ainsi déraillé aux dépens d'une vieille dame, visiblement dans la fragilité de l'angoisse. C'était sa faute, ce mirage, ce prétendu espoir qu'elle avait semé. Alors elle devait aller au bout, elle devait aider cette autre mamYvette, ne serait-ce que pour se faire pardonner ce terrible moment d'égarement. Mais c'était où, *chez elle*, chez Célia ? Alice se concentra puis s'ébroua vigoureusement. Qu'est-ce que ça pouvait bien signifier, tout ce cirque ? Elle n'allait tout de même pas débarquer ainsi chez elle, la bouche en cœur. Que croyait-elle, bon sang ? Que sa simple présence apaiserait la grand-mère d'une autre ?

Alice se jugea pathétique et opta pour le temps de la réflexion. Elle n'avait pas les idées claires. Et avant toute chose, elle avait besoin d'un thé. De ceux qui brûlent la langue comme on anesthésie une idée.

Après deux heures d'abrutissement télévisuel, Alice se sentait plus calme. Elle n'allait partir nulle part, elle rappellerait cette mamYvette quand elle serait totale-

ment sereine et n'y penserait plus. C'était aussi simple que ça.

Pourtant, les heures défilant, la résolution d'Alice ne faisait que vaciller. À l'image de la flamme d'une bougie, elle ne cessait d'être inconstante. Tantôt affirmée, tantôt branlante. Un instant, elle se sentait tournée vers le départ. Elle se voyait rappeler mamYvette pour lui demander une adresse, une indication. Et puis, la seconde suivante, elle s'écroulait à nouveau dans l'immobilisme du refus. Les minutes, les heures s'égrenèrent ainsi, au compte-gouttes. Dans une lascivité exaspérante, la nuit étira son long manteau sombre sur une fin d'après-midi maussade et Alice s'y pelotonna. Pour autant, la visite de Morphée se fit attendre jusqu'à ce qu'Alice comprenne qu'elle lui avait posé un lapin. Son cerveau se nouait en de multiples entortillements. C'était beau et terrifiant à la fois d'assister à ce spectacle. Alice se sentait de plus en plus extérieure à elle-même. La fatigue, la tristesse, les regrets. La honte, surtout.

Ce sentiment lui donna l'élan, à 6 heures du matin, de claquer les poings sur ses cuisses. Quelle bougresse d'idiote. Rappeler, avouer sa faute, son erreur, consoler de quelques mots, renvoyer le téléphone par la poste et reprendre sa vie. Si... insignifiante soit-elle. Mais Alice ne se laissa pas le temps de s'apitoyer sur son sort. Elle était épuisée. Elle ne souhaitait que le calme, qu'enfin les brouhahas dans sa tête s'arrêtent. Cette histoire devait être réglée et classée. Ça, elle savait faire.

Alors, elle se leva de son fauteuil, légèrement titubante sous les effluves de sa nuit blanche, et ouvrit une fenêtre. L'air était frais, septembre venait à peine d'ouvrir ses portes que déjà il semblait promettre l'arrivée

de l'automne. Une nouvelle saison que sa grand-mère, cette fois, ne verrait pas ; une vie qui s'éteint et le monde qui continue. À défaut de pouvoir bercer son aïeule, elle allait essayer de préserver celle d'une autre. De la déception, si cela était encore possible.

Alice referma la fenêtre d'un geste volontaire sur le ciel qui s'embrasait de toutes parts. Elle se glissa sous la douche et laissa l'eau couler longtemps comme pour se laver d'une odeur de doute. Quand elle en ressortit, elle était, si ce n'est vivifiée, au moins un peu plus de chair et d'os. Elle se versa un grand verre d'eau, qu'elle commença à avaler goulûment. Depuis quand n'avait-elle pas bu ? Elle intensifia sa déglutition dans sa quête absolue d'éteindre le feu qui l'avait animée toute la nuit. Elle déposait les armes. Elle s'avouait vaincue, drapeau blanc. Paix. Quand son geste se figea. Elle fut paralysée par quelques notes vibrant dans l'air. Qui s'amusait à relancer l'assaut ? Comme suspendues à un fil invisible, elle pouvait voir les balles musicales danser devant ses yeux. Puis son regard se posa sur la source de cette pétrification, le rectangle noir s'était illuminé.

Alice s'approcha doucement du téléphone, comme s'il pouvait à tout moment exploser. Le terrain était miné. Alice jeta un coup d'œil, comme on couvre une embuscade, sur la défensive.

Ce n'était ni un appel ni un message. Il s'agissait d'un rappel.

*ALLEZ, ON SE BOUGE LES FESSES, FEIGNASSE,  
C'EST L'HEURE DE TRAITER LE POULLAILLER  
À L'HUILE DE LIN.*

*ET BONNE NOUVELLE, JE SONNE DANS SIX  
MOIS AVEC LA MÊME CONSIGNE. COURAGE !*

Alice sourit, cette Célia semblait être un joyeux luron. Mais pourquoi sa grand-mère semblait-elle sans nouvelles depuis si longtemps ? Que s'était-il passé pour que le silence comble l'espace entre elles deux ? À ce moment précis, Alice oublia ses réflexions de la nuit. L'ivresse de toute cette fatigue accumulée eut raison des derniers barrages qui cédèrent sous le poids de l'envie. L'envie d'aider cette feignasse à retrouver le chemin de son poulailler.

Une fièvre s'empara d'elle à la vitesse d'un tsunami. Toutefois, Alice n'était pas assez délirante pour espérer être guidée par les caquètements gallinacés ; il lui fallait une adresse. Elle se triturait un bout d'ongle quand les frémissements d'une idée la firent frissonner.

Dans un éclair de génie, elle lança l'application GPS du téléphone de Célia et appuya, non sans appréhension, sur le bouton « Domicile ». Immédiatement, l'itinéraire s'afficha. Elle qui pensait avoir à traverser le périph tout au plus allait devoir parcourir une distance considérable. Son destin l'envoyait sur l'île de Noirmoutier.

Elle se retint au dossier de la chaise pour ne pas flancher, de petites étoiles virevoltaient devant ses yeux alourdis d'appréhension. Elle inspira profondément et bloqua toute nouvelle pensée.

Dans une agitation extrême, elle s'empêcha de réfléchir ou de peser le pour et le contre et mit quelques affaires dans un sac. Une fois prête, elle balaya la pièce du regard et les mots qu'elle prononça lui parvinrent en écho ; « Tu crois que je fais bien, grand-mère ? » Mais seul le silence s'invita en réponse. Et comme qui ne dit mot consent, Alice n'avait plus de temps à perdre.

Le téléphone à la main, elle quitta son appartement, dévalant une fois de plus les nombreuses marches.

Elle rejoignit l'agence de location de voitures au coin de la rue, trois personnes attendaient l'ouverture de 8 heures. Elle tapa du pied sur le trottoir puis des doigts sur le comptoir et une heure plus tard, elle ressortait les clés à la main, une minuscule voiture rouge l'attendant dans le parking voisin.

Les quelque six heures de trajet furent totalement floues, elle ne vit rien du Mans, d'Angers ou de Nantes, rien non plus de l'île sur laquelle elle avait débarqué par le pont et qu'elle traversait de bout en bout en ce milieu d'après-midi. Toute son attention était fixée sur sa destination.

Pourtant, au moment de se garer dans une impasse sinueuse devant une petite maison battue par les vents marins depuis des décennies, elle ne souhaitait faire qu'une chose, le trajet retour. La réalité de ses doutes lui sauta à la gorge. Sa témérité enflammée était retombée comme un pneu crevé. Un clou s'était fiché dans son acte chevaleresque. Quelle bêtise irréfléchie avait-elle encore faite ? ne cessait-elle de se demander, les brumes de son épuisement grandissant. Il lui fallait repartir, vite. Mais un visage apparut à la fenêtre. Plus ridé, les yeux noircis et les joues plus creusées, toutefois c'était bien elle. La vieille dame de la photo. *MamYvette*.

Alice, chancelante dans ses convictions comme sur ses jambes, descendit de la voiture. Elle était irrésolument décidée à clarifier cette situation, comptant sur le fait que cette dame constaterait immédiatement d'elle-même qu'elle n'était pas sa petite-fille, qu'elle n'était pas Célia. Alice n'eut pas le temps de frapper à la porte que celle-ci s'ouvrait déjà à la volée. La vieille dame eut un temps d'arrêt, figée, puis, comme si un voile recouvrait

son regard, un sourire éclaira son visage. Elle explosa en sanglots et prit Alice dans ses bras.

—Ma petite Célia... Je suis tellement soulagée de te revoir !

Alice resta interdite, apeurée par cette proximité qui quelque part la consolait aussi. Mais elle ne pouvait avoir la cruauté de faire durer ce jeu malsain.

—Yvette, c'est bien ça ? demanda-t-elle en l'éloignant doucement. Je suis désolée mais je ne suis pas Célia. Je m'appelle Alice.

—Non, non pas Alice, c'est trop dangereux !

—Dangereux ? Je ne comprends pas. Je ne suis pas sûre de...

—Ne parlons pas de ça maintenant, veux-tu ? répliqua-t-elle sèchement, le regard à nouveau alerte. Nous aurons le temps de le faire. Plus tard. Veux-tu bien suspendre le temps pour moi ?

Alice ne savait que répondre. Que souhaitait cette femme exactement en lui faisant cette demande ? Mais avant qu'Alice ne puisse formuler la moindre phrase, les pupilles de la vieille dame se dilatèrent et ses iris se voilèrent une nouvelle fois, puis dans un grand sourire, elle invita Alice à entrer, qui la suivit docilement, comme une automate.

Il y avait des clichés encadrés de Célia partout, la jeune femme sur la photo du téléphone. Elle était belle, d'une beauté naturelle, sans artifice. Alice se sentit mal à l'aise sous son regard scrutateur. Yvette prépara du thé et elles le burent en silence, face à face dans le salon. Alice sentait que sa présence apaisait Yvette et étonnamment, la sienne lui offrait du réconfort. Un feu crépitait dans l'âtre, congestionnant l'air d'une pièce surchauffée pour la période. Alice se laissa étourdir par une douce

somnolence, celle qui survient après les longs trajets en voiture.

Le temps s'écoula lentement, comme si le sablier avait été posé à l'horizontale pour quelques instants. Alice baignait dans une confusion prégnante au sein d'un univers cotonneux. Tout autour d'elle semblait irréel, rêvé. Elle était terrassée par sa peine, sa nuit blanche et son voyage. Magma écrasant. Elle s'enfonça innocemment dans la léthargie autant que dans le moelleux canapé et laissa ses paupières s'alourdir en rideaux épais sur ses yeux. Ce fut Yvette qui rompit le silence, dans un murmure lointain.

—Ma petite-fille chérie, tu n'étais plus là. J'ai eu si peur, tu sais. Je reconnais que c'est égoïste mais j'ai besoin de toi, une dernière fois. Où étais-tu ?

Toujours dans sa demi-somnolence, ces mots résonnèrent douloureusement en Alice et elle se mit à pleurer. Oubliant qui parlait réellement et où elle se trouvait, Alice n'était plus qu'une boule d'émotions.

—Oui, où étais-je, Mamie ? Je suis tellement désolée, s'entendit-elle souffler du bout des lèvres.

Yvette la rejoignit sur le canapé et la prit dans ses bras. Son foulard en soie rouge lui chatouillait les narines, tout comme le parfum bon marché qui en émanait.

—Ma petite, ma douce petite.

Elles restèrent ainsi un long moment, à se bercer mutuellement dans leur douleur. Puis elles se séparèrent et Alice regarda Yvette, qui n'était pas sa grand-mère et elle voyait dans les yeux de la vieille dame, à ce moment-là, qu'elle aussi savait qu'Alice n'était pas *vraiment* sa petite-fille. Alice se sentit suffoquer. Comme rattrapée soudainement par les crocs de la réalité.

—Je dois aller chercher quelque chose à ma voiture, se récria-t-elle pour sortir de la maison, de cette ambiance pesante et oppressante.